FRANÇOISE GIROUD : SIMENON (2 fois marié 2 fois père, 26 fois déménagé, 148 fois édité) a gardé 30 ans la même bonne

Il est là, calme, souriant, affable. Il a un mot aimable pour le directeur de l'hôtel, un geste courtois pour le photographe, un regard flatteur pour la jolie femme qui passe, vingt réponses prêtes pour l'intervieweur, une demi-heure exactement chronométrée pour chaque visiteur.

Depuis qu'il est arrivé d'Amérique où il a passé sept ans, il est la proie consentante et bienveillante des journalistes, des éditeurs et des dizaines d'amis qui veulent déjeuner ou dîner avec lui.

Il se laisse faire comme un gros chien se laisse tiquiner par des chatons. Il sait si bien que d'ici 10 ans de paix il pourra s'en délivrer quand il en sera las...

D'ailleurs, voudrait-il s'en délivrer ? Voir les autres, c'est sa façon à lui de travailler. Il a quelque chose à prendre à chacun, un tic, un «lambeau de confidence, un chapeau, un détail que l'on retrouvera un jour dans l'un des personnages d'un prochain roman, qu'il met de côté, qu'il enregistre automatiquement, qu'il absorbe comme un buvard

Nous sommes tous, tous ceux qui l'ont approché, ne fût-ce qu'un instant, de futurs personnages de Georges Simenon, buvard de génie qui restitue depuis vingt-cinq ans au miroir de la littérature l'image d'une société.

A 49 ans, il est l'auteur le plus lu du monde entier. Cent quarante-huit romans, traduits en vingt-huit langues et dont trente-huit films furent tirés, lui ont édifié une renommée et une fortune au creux desquelles il vit serein et libre. Balzac ? Ou Ponson du Terrail ? La postérité jugera.

André Gide le tenait pour le plus grand romancier contemporain de langue française. Si Simenon partage cette opinion, il se garde de la laisser paraître. Il n'est d'ailleurs pas homme à se poser des questions inutiles telles que :

— Me lira-t-on dans cent ans ?...

Ou bien :

— Si ma femme me trompait-est-ce que je souffrirais ?

On le lit aujourd'hui, sa femme est telle qu'il la veut, sa vie est telle qu'il l'a faite, il est l'un de ces hommes très rares dont on oserait affirmer qu'ils sont heureux.

Comment est-ce fait un homme heureux ? Sa recette semble si simple qu'on se demande pourquoi les cuisiniers que nous sommes la ratent si souvent. Savoir ce que l'on veut, l'obtenir et ne plus désirer ensuite que ce que l'on a.

C'est peut-être pour marquer l'exception faite, là-haut, en sa faveur, qu'il est venu au monde un vendredi 13. Sa maman en fut si frappée qu'elle tricha légèrement et le déclara le dimanche 12. Il a souvent décrit dans ses œuvres cette jeune femme hypersensible, toujours déchirée, et douée pour la souffrance comme il l'est pour le bonheur.

A travers la tendresse avec laquelle il la dépeint, timide vendeuse d'un grand magasin épousant très jeune le timide employé d'une compagnie d'assurances, Désiré Simenon, hanté par la crainte de perdre un jour ce qu'elle appelait « le strict nécessaire », lasse d'avoir fait tant de lessives et monté tant de seaux de charbon mais prête à en monter encore des centaines pour mettre quelques sous de côté, à travers la piété filiale on sent combien le monde de la faiblesse et de l'angoisse est étranger à Georges Simenon.

Il s'y promène comme un médecin dans un hôpital. Voyant tout, comprenant tout, saisissant dans les moindres nuances le processus de tous les maux, passionné par le fragile mécanisme humain, mais si fort lui-même, si bien portant moralement qu'il semble invulnérable.

Peu d'hommes et surtout peu de créateurs donnent une impression aussi aiguë de solidité mentale et de paix physique.

On ne lui connut qu'une brève explosion de grosse vanité. Il avait 25 ou 26 ans. Il écrivait sous seize pseudonymes différents des romans populaires pour l'éditeur Arthème Fayard. Il fallait vingt chapitres pour le lundi à 3 heures. Le lundi à 3 heures, les vingt chapitres étaient livrés. Et puis, un jour, le directeur de la collection mit le dernier de ces romans, entra dans le bureau de Fayard et lui dit :

— Il y a là-dedans quelque chose... quelque chose...

Il y avait Maigret. Le roman s'appelait « M. Gallet décédé ». l'obscur pourvoyeur de littérature alimentaire le signa de son vrai nom : Georges Simenon, et on sut très vite dans Paris qu'un nouvel auteur était né.

Alors, pour saluer dignement cette naissance et un contrat d'un livre par mois avec Fayard, Simenon arriva quelques jours après chez son éditeur dans une voiture blanche conduite par un chauffeur noir.

C'était absurde, c'était de son âge, c'était sain comme d'avoir la rougeole à 5 ans alors qu'il est si dangereux de l'avoir à 35.

Partout où il passe, il prend maison et s'installe. Depuis la chambre meublée de la rue des Dames où il a débarqué à son arrivée à Paris, en 1922, il a eu vingt-six habitations successives ou simultanées qui grandissaient en taille et en faste en même temps que sa fortune.

Du temps qu'il vivait place des Vosges, il lui arrivait d'aller rendre chez l'épicier les bouteilles vides que des amis avaient apportées la veille pleines d'alcool, histoire de trouver de quoi déjeuner.

Il en est maintenant à la ferme de 25 hectares dans le Connecticut.

La grande chance de Georges Simenon, c'est d'avoir eu dès l'enfance une vocation. A 16 ans, il avait écrit son premier roman, « Au pont des Arches ». Il habitait Liège, sa ville natale, où sa mère louait des chambres à des étudiants pour avoir un peu plus que « le strict nécessaire ». Mais ce strict nécessaire que Désiré Simenon rapportait régulièrement à sa femme allait brusquement disparaître. Discrètement, dignement comme il avait vécu, M. Simenon mourut à 45 ans d'une crise cardiaque, derrière le petit bureau où il s'était assis tous les matins pendant vingt-cinq ans.

On apprit alors seulement que le grand M. Simenon, si gai, si calme, savait depuis toujours qu'une angine de poitrine le menaçait parce qu'on lui avait refusé de l'assurer sur la vie. Et il avait gardé pour lui le poids de ce lourd secret.

Georges Simenon s'employa aussitôt en qualité de commis dans une librairie, puis réussit à se faire engager comme garçon de courses à la « Gazette de Liège ». Entre deux courses, il écrivait. Bientôt il écrivit plus qu'il ne courut. Il s'était fait remarquer en annonçant un vol sensationnel de livres précieux, dérobés à la bibliothèque de l'Hôtel de ville. Le lendemain, il annonçait que, grâce à ses révélations, les livres avaient été mystérieusement restitués.

S'il a vraiment découvert le vol, c'était du bon journalisme. S'il a opéré lui-même le vol et la restitution, c'était du joli travail.

A 19 ans, il était marié, à 20 ans, il débarquait à Paris avec des manuscrits plein ses poches. A 30 ans, il en était au yacht, au château de Vendée avec parc à huîtres personnel et serre aménagée pour qu'y poussent les épices les plus rares du monde.

Mais contrairement à la plupart des réussites, la sienne est parfaitement décourageante parce qu'elle est basée sur un miracle permanent à lui seul réservé : il lui faut onze jours pour écrire un livre. Sa fécondité en fait le lapin de la littérature française.

S'il était un conte oriental, on le raconterait ainsi : « Il était une fois un champ qui donnait douze moissons par an... ».

Non seulement le champ ne s'épuise pas, mais chaque mois la récolte est plus belle et le grain meilleur. Simenon ne cherche jamais une histoire. Il puise dans le stock de ses impressions les éléments divers dont il construit quelques personnages. Pendant quatre ou cinq jours, il joue avec les pièces de son puzzle et se concentre jusqu'à ce que les pièces s'adaptent les unes aux autres et forment une femme, un homme, un enfant, un commissaire de police, un assassin

Puis il prend quelques enveloppes jaunes de grand format. Sur chaque enveloppe il écrit le nom d'un personnage, son âge, son adresse, la couleur de ses yeux, la forme de ses vêtements. Il lui offre un état-civil complet, une famille, un passé, un présent, mais pas d'avenir. L'avenir, c'est ce qui lui arrivera dans le roman et au moment où il commence à écrire, Simenon n'en sait pas plus long que le lecteur qui commence à lire.

Quand il a ainsi déterminé tous les personnages qu'il se propose de réunir dans un livre, il s'assied, à 6 heures du matin, devant sa machine à écrire. A 11 heures, il a terminé le premier chapitre. Il ignore absolument ce qu'il y aura dans le second. Mais le lendemain à 6 heures du matin, il s'assied devant sa machine à écrire. Et à 11 heures le deuxième chapitre est terminé.

A 11 heures sa journée de travail est terminée. Il ne lui reste plus qu'à jouir de la vie jusqu'au lendemain, et c'est peut-être la faculté la plus précieuse.

Il aime la vie avec ferveur, avec humilité. Il apprécie au point nombre d'êtres qui ressentent profondément la joie d'être.

Ses jours coulent, paisibles et intenses. Il nage, il pêche, il monte à cheval, il joue au golf, ou tout simplement il se promène avec ses fils, il bavarde ou se tait avec sa femme, il ne fait rien, il est.

Quand il dit :

— Rien n'est plus beau qu'une femme enceinte...

il exprime tout naturellement un respect presque religieux que lui inspire ce privilège divin : le don de vie.

La naissance de son premier fils, Marc, fut l'événement le plus considérable de son existence.

La mère de Marc, Régine Simenon, formait avec Georges un couple qui paraissait indissoluble. Elle était son ombre, sa secrétaire, son homme d'affaires sa femme. Il n'y a probablement pas de couple indissoluble plus que celui-ci sous défaut après vingt-cinq ans de mariage, pour des raisons sur lesquelles Georges Simenon demeure absolument, mais fermement muet.

C'est avec elle qu'il quitta l'Europe en 1945. Leurs amis apprirent avec stupeur qu'un jour plus tard ils divorçaient à Reno. Georges Simenon avait obtenu la garde de son fils. Il se remariait aussitôt avec Denise Ganmet, une jeune et solide Canadienne française aux tresses brunes dont le père dirigeait le service de traductions à la Chambre des représentants d'Ottawa.

Denise Simenon est devenue à son tour l'ombre, la secrétaire, l'homme d'affaires, la femme.

— Elle est merveilleuse, dit-il. Elle est comme une femme doit être, elle est humble, elle a le respect de l'homme. Et puis elle préfère les quincailliers aux couturiers. Et quand nous croisons une femme jolie, c'est elle qui me la fait remarquer.

Bien sûr, elle est merveilleuse, puisqu'elle est telle qu'il la veut, telle qu'il l'aime, A-t-il un autre, un meilleur critère ?

Elle lui a donné un second fils, Johny, et elle est bien résolue à continuer. Elle qui Simenon envisageait d'avoir 18 enfants, si Dieu le veut.

Pour le moment, Simenon offre Paris à sa femme, et il le lui a depuis cinq ans si bien raconté qu'elle le reconnaît sans le connaître. En visitant les bureaux de la P.J., elle a dit au directeur, M. Devaux :

— Là, au premier couloir, il doit y avoir une porte qui donne sur un bureau où le téléphone est à gauche.

En faisant la connaissance des vieux amis de Simenon, elle leur a dit, avant de savoir leur nom :

— Vous, vous êtes Untel... Vous, je croyais que vous aviez plus de cheveux. Vous les avez perdus? Ah! bon, je comprends.

Et c'est un hommage de plus qu'elle rend ainsi à la puissance d'évocation de son mari, à cet art particulier qu'il a de restituer ce qu'il a vu ou senti, sans le déformer à travers le prisme personnel à chaque romancier.

Johny les a naturellement accompagnés, et Boulle, personnage légendaire de la famille. Boulle était une petite paysanne de seize ans lorsqu'elle entra au service de Georges Simenon. Elle ne l'a jamais quitté. Elle l'a suivi partout, sur ses peniches et dans ses châteaux, au Canada et en Amérique. Le soir, elle emporte le chapitre que Monsieur a écrit dans la journée, elle le lit et elle donne son avis. Elle est, depuis bientôt trente ans, sa première lectrice. Elle s'est parfaitement habituée à la vie américaine que les Simenon parcourent en mai, parce que les écoles ferment là-bas le 30 mai et que Marc, pensionnaire pour le temps du voyage, les attendra à la ferme.

Les seuls animaux qui habitent cette ferme sont les serpents pour l'escalade le jeune garçon nourrit une authentique passion. Une passion telle que pour ses quatre ans, son père compte lui offrir un boa constrictor, spécialement commandé à Los Angeles.

Quand on demande à Georges Simenon pourquoi il a quitté la France pour s'installer en Amérique, il répond :

— Je ne comprends pas votre question... Je n'ai rien quitté. Est-ce que ce n'est pas pareil, la France et l'Amérique ?

Il y a le soleil, et il y a la terre, et il y a des hommes et des femmes et des petits d'hommes avec des joies et des chagrins d'hommes, de femmes et de petits d'hommes...

Georges Simenon

Il y a aussi, bien sûr, des millions de lecteurs, des contrats comme aucun écrivain ne peut en signer en Europe et des dollars plus solides que les francs, les marks ou les livres.

— Georges est fou. Il va mourir d'ennui. Il a cessé vivre dans un documentaire..., disait son vieil ami Marcel Pagnol lorsqu'il recevait une lettre de Simenon

Mais celui-ci ne meurt pas du tout. Il est vif et obstinément heureux de l'être. Il y a onze ans un radiologue pessimiste lui a annoncé moyennant trois cents francs que s'il persistait à faire du sport, à travailler normalement et à fumer trente pipes par jour son cœur céderait en deux ans. Il a pensé à son père, il a eu peur, il a conscience